NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

77 N° 1 1955

Éléments pour une théologie du travail

Henri RONDET (s.j.)

p. 27 - 48

https://www.nrt.be/fr/articles/elements-pour-une-theologie-du-travail-2391

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Eléments pour une Théologie du travail

Dans un article récent, le P. Chenu notait avec mélancolie que nous n'avons pas encore de théologie du travail. Il y a une théologie de la guerre; la théologie de l'histoire, la théologie des affaires sont en train de se construire, mais nous n'avons pas encore de théologie du travail. Le mot même est tout récent et pose un problème qu'il laisse sans solution [1].

Dans ces notes sur la Théologie du travail, on ne prétend pas apporter cette solution mais seulement tracer un programme, dans l'espoir qu'un jeune théologien, doublé d'un historien et d'un économiste, se laissera tenter par lui [2].

---

1. M. Chenu, O.P., *Pour une théologie du travail,* dans *Esprit,* 1952, n. 1, p. 2.

2. D'un point de vue historique, voir M. Sabatier, *L'Eglise et le travail manuel,* 1895, et la rédaction plus brève : *L'Eglise et le travail,* coll. « Science et religion ». — A. Tilgher, *Le travail dans les mœurs et dans les doctrines,* Paris, 1931. — J. Plaquevent, *Aventures de la notion de travail,* dans *Esprit,* juillet 1933.

Du point de vue philosophique, avec des tendances diverses : E. Borne et Henry, *Le travail et l'homme,* 1937 (reste l'ouvrage le plus classique). — J. Haessle, *Le travail,* 1938. — Y. Simon, *Trois leçons sur le travail,* 1936. — J. Vialatoux, *Signification du travail,* 1953. — G. Séailles, *La philosophie du travail,* dans la *Revue de Mét. et morale,* 1921. — C. Bouglé, *Autour de la philosophie du travail,* dans la *Revue de Mét. et de morale,* 1925. — R. Ruyer, *Métaphysique du travail,* dans la *Revue de Mét. et de morale,* 1948. — J. Vuillemin, *l'Être et le travail,* 1948. — F. Battaglia, *Filosofia del lavoro,* 1951 (voir *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon,* 1951, p. 85). — G. Friedmann, *Où va le travail humain,* 1950. — M. Merleau-Ponty, *Sens et non-sens,* 1948, p. 215.

Du point de vue théologique : E. Masure, *La théologie du travail,* dans la *Vie spirituelle, Supplément,* 1937. — M. Chenu, *Théologie du travail,* dans le numéro 9 de « Sources », sept-oct. 1953. — R. Brunet, *L'honneur du travail,* coll. « Le témoignage chrétien », 1943. — A. de Bovis, *Le sens catholique du travail et de la civilisation,* dans *N.R.Th.,* mai-juin 1950. — J. Todoli, *Teologia del Trabajo,* dans la *Rivista española de Teologia,* oct. 1952. — N. Berdiaeff, *De la destination de l'homme,* Essai d'Ethique paradoxale, 1935, p. 274 ss. — H. Clavier, *Le Christianisme et le travail,* 1911. — E. Mauris, *Le travail de l'homme et son œuvre,* dans les *Cahiers théologiques,* 1950. — R. Guelluy, *Le Travail dans la vie du chrétien,* Bruxelles, 1953.

D'un point de vue plus sociologique : P. Lescanne, *Psychologie ouvrière et sens chrétien du travail,* 1940. — M. Malcor, *Au delà du machinisme,* 1937. — *Le travail et les techniques,* 1949. — G. Gurvitch, *Industrialisation et technocratie,* 1948. — La revue *Masses ouvrières* a donné deux fiches bibliographiques (avril-mai 1954). On se reportera aussi aux Journées universitaires de Lyon 1952 (supplément aux *Cahiers universitaires catholiques,* mai 1952), à plusieurs numéros d'*Esprit* (juillet 1933; juillet 1951; juillet 1952; janvier 1953); de la revue *Responsables* (U.S.I.C., 18 Rue de Varennes, Paris, très spécialement mars 1951 : E. Rideau, *Technique et spiritualité*). Nous donnerons plus loin des indications bibliographiques pour telle ou telle période historique.

Que faut-il entendre par ces mots : *théologie du travail?* Ce que Dieu pense du travail humain? ou bien peut-être aussi ce qu'est le travail de Dieu, dont le travail humain est une participation lointaine?

Longtemps, on a répété que le travail est le châtiment du péché originel. Depuis la faute initiale, l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front, cultiver une terre où poussent spontanément les ronces et les épines. Mais cette vérité incontestable a été souvent travestie ou simplifiée. On en a tiré des conséquences fort peu chrétiennes. Par réaction, nous serions tentés de méconnaître cet aspect de la réalité et de proclamer : le travail est une joie, uniquement une joie, effort créateur, moyen pour l'homme de se recréer lui-même en façonnant les choses, en transformant la nature.

Joie ou châtiment? Joie ou pénitence? La théologie du travail doit répondre à cette interrogation, nous dire ce que Dieu pense du travail humain, comment la Révélation, interprétée par l'Eglise, parle de la nature et de la fin du travail de l'homme.

Mais du même coup, on envisage les choses sous un aspect proprement divin. Toute perfection consiste à imiter le Père des Cieux, et son fils unique Jésus-Christ. Dieu travaille-t-il? Comment travaille-t-il? *Mon père travaille sans cesse,* dit Notre-Seigneur, *et moi aussi* (Jean, V, 17). Dans une contemplation célèbre, saint Ignace de Loyola, après nous avoir fait admirer les dons de Dieu, montre le créateur présent dans ses dons, travaillant pour nous sans cesse [3]. La théologie du travail, afin de nous parler du travail humain, devra peut-être aussi remonter jusqu'à ce qu'on peut appeler, analogiquement, le travail divin, œuvre de Création, d'Incarnation, de Rédemption.

Mais si les idées mènent le monde, elles s'incarnent aussi dans les faits. Rien ne vaut en pareille matière la confrontation des faits avec les idées, du réel et de l'idéal. Une théologie du travail ne peut se construire dans l'abstrait, sans chercher à voir comment en fait ont travaillé les hommes, selon les époques, les civilisations. L'histoire du travail, au moins en raccourci, est inséparable de l'étude de la théologie du travail.

LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE

Pour orienter la recherche, il sera bon de partir du vocabulaire. Les mots que nous employons chaque jour sont lourds d'une réflexion séculaire; ils se sont pliés aussi aux variations de la philosophie élémentaire dont vivent les humains.

On a remarqué depuis longtemps que l'étymologie fait du travail une souffrance plutôt qu'une joie. Travail vient de *tripalus,* mot latin qui

3. *Exercices spirituels,* Contemplation pour obtenir l'amour divin, troisième point.

désignait l'appareil employé pour maintenir bœufs et chevaux pendant qu'on les ferre [4]. Le dictionnaire confirme cette première signification. Le travail, dit-il, est une *application des forces qui produit la fatigue; labeur, peine qu'on se donne pour faire quelque chose.* « Travaillez, prenez de la peine », dit le fabuliste. — Second sens : *occupation rétribuée.* Cette indication suppose que l'on travaille d'ordinaire en vue du profit. Est-ce bien là la finalité première du travail humain? — Au sens objectif, le travail est l'équivalent d'*ouvrage, objet que l'on produit ou que l'on transforme par le labeur.* On parle ainsi d'un travail de longue haleine. L'idée de souffrance n'est plus au premier plan. — Mais voici un quatrième sens, qui en fait totalement abstraction : travail : *manière dont un objet est exécuté.* On ne voit plus que la signature de l'artiste ou de l'artisan : « un bijou d'un beau travail. »

Le mot français, lu dans son épaisseur, ne nous dit donc pas spontanément la joie du travailleur, de l'ouvrier; il insiste au contraire sur l'effort, la peine, voire la souffrance. Pour le charger d'espérance, il faudrait presque une révolution dans la conscience commune. Lorsque par analogie on dit qu'un fer travaille, qu'une poutre travaille, on évoque comme une fatigue, une souffrance des choses, fatigue déformante qui, si elle se prolonge, laissera une trace ineffaçable dans l'objet meurtri.

Mais il faut voir aussi les synonymes, les mots apparentés. Pour nous, *ouvrier* est synonyme de *travailleur,* mais les mots *ouvrage, œuvre* n'ont pas tout à fait les résonances du mot *travail.* Une belle œuvre peut avoir été accomplie sans effort et comme en se jouant, *tel l'artiste penché amoureusement sur la glaise qu'il façonne et dont* il fera un dieu. Tout au moins, la fatigue, l'effort, au lieu d'accabler l'ouvrier, sont pour lui tellement chargés d'espérance qu'ils contiennent déjà la joie vers laquelle ils tendent : avoir créé une œuvre belle et durable. Il faudrait étudier dans le détail ces nuances du vocabulaire, distinguer l'*ouvrage* de la *tâche* ou de la *besogne,* plus encore de la *corvée,* travail imposé du dehors et sans aucun but personnel pour celui qui l'accomplit.

Il faudrait distinguer encore le *métier* et la *profession.* Le métier, c'est l'activité laborieuse de celui qui travaille pour gagner sa vie. Jadis on appelait *gens de métier* les ouvriers et les artisans, les travailleurs manuels. Les autres avaient seulement une *profession*; le but premier de la profession n'est pas de gagner ce qui assure la subsistance. Hier encore, le mot appelait spontanément une épithète de nature : professions *libérales.* Cette nuance de vocabulaire impliquait quelque mépris pour le travail des mains, et si un auteur spiri-

4. J. Lacroix, *La notion de travail,* XXIes journées universitaires, supplément aux *Cahiers Universitaires* de mai 1952, p. 3.

tuel a pu consacrer trois volumes au saint travail des mains [5], c'est peut-être que celui-ci avait besoin, même au XIXe siècle, d'être réhabilité. L'Europe chrétienne avait oublié les leçons de l'Evangile.

Métier, profession, *vocation*. Ce dernier mot nous élève plus haut. Au lieu d'être imposé du dehors, le travail est alors une réponse libre de l'homme à un appel intérieur. On parlait jadis non seulement de la vocation sacerdotale ou religieuse, mais de la vocation de médecin, d'artiste, de la vocation de marin, plus rarement, il est vrai, de la vocation de charpentier ou de forgeron.

Nous sentons aujourd'hui à divers signes que cette philosophie du langage appelle une révision. On a parlé du *métier d'homme*, d'écrivain, d'artiste, d'apôtre, comme si l'on redécouvrait la beauté et la noblesse du travail manuel, capable aujourd'hui de l'emporter en dignité sur les professions de jadis.

A ces considérations élémentaires, il faut ajouter encore des distinctions importantes, elles aussi chargées d'expérience. Quelle est la nature, quelle est la fin du travail?

La nature du travail est-elle la même pour tous? La réponse est claire. Autre est le travail du maître, autre celui de l'esclave; autre le travail du patron, autre celui de l'ingénieur, du contre-maître ou de l'ouvrier. Autre le travail de l'ouvrier spécialisé, autre celui du manœuvre. Dans une usine, le dosage de la peine et de la joie au travail diffère d'un homme à un autre, d'un atelier à un autre, d'une occupation à une autre. Si bien qu'à la question : le travail est-il une joie ou une souffrance? Il faut répondre par une interrogation : Pour qui? à quel moment? dans quelles circonstances?

Plus significative encore est une distinction classique sur la *finalité du travail*. Les scolastiques ont distingué depuis longtemps entre *finis operis* et *finis operantis*, la fin de l'œuvre et la fin de l'ouvrier. Mais la réalité concrète est encore plus complexe que ne le laisse soupçonner cette distinction. *Finis operis* : il y a des objets de première nécessité, des objets de luxe et des objets dont l'existence est liée au péché du monde. Mais ce qui est objet de luxe pour telle personne peut être objet de première nécessité pour une autre. Le piano est un gagne-pain pour bien des gens, l'automobile un instrument indispensable au commerçant ou au maraîcher. Là encore une immense diversité s'offre à nous, riche en contrastes. Elle fait partie d'un plan providentiel, mais elle est parfois liée au péché des hommes. Il est des objets, il est des travaux dont la justification ne s'obtient qu'à travers une réflexion très poussée. Fabriquer des canons, des obus, des bombes au napalm, cela peut être une nécessité, mais qui ne voit que, sans le péché, ces objets seraient chassés de notre monde, où ils n'auraient jamais dû entrer?

5. Th. Le Blanc, *Le saint travail des mains*, 3 vol., 1891.

Finis operantis : Louis XVI se reposait des soucis du métier de roi en faisant de la ferronnerie, tel ancien gouverneur militaire de Lyon, mis au cadre de réserve, occupait ses loisirs à faire de la menuiserie, mais les vrais serruriers, les vrais menuisiers travaillent pour une autre fin. Et lorsqu'on pose concrètement la question, on arrive à des surprises. Devant le sous-marin qu'ils ont construit, les coéquipiers sont pleins de fierté; mais pourquoi ont-ils travaillé? Pour gagner leur vie, par amour du métier, dans le désir de réaliser une belle œuvre? La fin de l'ouvrier est diverse, mais quelle est la fin de l'œuvre, ou la fin de celui qui a commandé ce travail? Il suffit de poser la question pour découvrir encore que le travail humain est ici marqué par le péché, et qu'il a besoin de rédemption.

Nous voici maintenant à la question la plus importante. A travers cette diversité, cherchons l'unité. Pourquoi la plupart des hommes travaillent-ils? *Pour gagner leur vie,* pour obtenir les ressources qui leur permettront de vivre et de faire vivre leur famille. Ainsi donc, il y a d'un côté le travail, de l'autre la vie. On travaille *pour vivre.* Pour vivre, c'est-à-dire pour manger, boire et dormir, pour se distraire, aller au café, faire du ski, se donner quinze jours de vacances par an et préparer cette vieillesse heureuse pendant laquelle, enfin! on ne travaillera plus [6]. Heureux, pense-t-on, ceux qui peuvent vivre sans avoir besoin de travailler!

Tout cela est-il dans l'ordre? Est-ce bien ainsi que Dieu comprend le travail humain? Si le travail s'oppose ainsi à la vie, pourquoi Dieu lui-même travaille-t-il? Pour imiter le Père des cieux sur terre, faudra-t-il consacrer seulement un jour par semaine à la prière, à la vie contemplative, ou bien aussi pénétrer de vie contemplative un travail aimé, efficace, créateur de joie et de paix? Ne faut-il pas, dans un monde qui a perdu le sens de Dieu, chercher à réconcilier le travail et la vie? à unifier une vie où l'action et la prière doivent avoir également place? Même s'il est impossible de supprimer l'effort, la fatigue, la souffrance, ne faut-il pas chercher à faire jaillir la joie spirituelle de l'effort, de la fatigue et de la souffrance, de telle sorte que, sans supprimer les loisirs nécessaires et le repos du septième jour, le travail quotidien devienne une tâche aimée, finalisée non pas vers l'argent ou le plaisir, mais sur elle-même, comme moyen de trouver Dieu?

Mais cela est-il possible? possible pour tous les hommes, possible dans une époque où le machinisme crée pour les uns du chômage et pour les autres un rythme infernal de travail à la chaîne? Comment remettre l'esprit chrétien dans un monde inhumain? Quelle théologie

6. Cfr J. Vialatoux, *Signification du travail,* 1953, p. 41, 165 : « le travail est pour le loisir ».

du travail nous y aidera? Le meilleur moyen, ici comme en d'autres questions, sera d'étudier d'abord l'histoire, histoire des faits, histoire des idées. Cette histoire est humaine et divine à la fois; humaine : elle a été vécue et faite par des hommes; divine : Dieu non seulement est venu nous enseigner ce qu'il pense du travail humain, mais, sans laisser de travailler sans cesse dans la création, il s'est fait homme et a travaillé parmi les hommes. Dieu lui-même a gagné son pain à la sueur de son front, avant de se livrer au travail de la prédication, aux courses épuisantes sur les routes de Palestine, avant de mourir à la tâche. *Adam, Jésus-Christ,* ces deux mots résument toute l'histoire de l'humanité. Ils doivent donc être inscrits au frontispice d'une recherche sur la théologie du travail.

LE TRAVAIL DANS LE PAGANISME

Il faudrait ici tout un volume [7]. Rappelons seulement quelques faits et surtout l'orientation des idées. Le travail est un fait universel. Mais l'homme est naturellement égoïste et paresseux. Au travail pénible, il préfère spontanément les occupations où domine le plaisir. Il cherchera dans la chasse, la pêche, le moyen d'assurer son ravitaillement. Les besognes fastidieuses, monotones, seront le partage des femmes et des esclaves. Femmes et esclaves s'y résignent, acceptent la pénitence, tandis que leur maître et seigneur joue en faisant semblant de travailler. Il ne faut pas forcer cette opposition; cependant trop souvent elle caractérise les sociétés dites primitives. Dans ces précivilisations, on ne songe guère à entreprendre de grands travaux d'intérêt général, pas même à se faire un nom par de grandes entreprises. On rencontre pourtant de petits métiers, où l'artisan fait preuve d'habileté, d'ingéniosité, d'amour du travail. On vend l'œuvre réalisée, on la fait admirer, elle vaut la peine, le travail qu'elle a coûté. Joie et peine trouvent ici un heureux équilibre que ne connaît pas l'ensemble de la société. La préhistoire, l'ethnologie religieuse nous montrent aussi des œuvres artistiques où l'auteur s'est donné la peine et la joie d'être créateur.

Dans les sociétés antiques, les grandes civilisations préchrétiennes, la vie collective apparaît très différenciée. Mais, du même coup, il y a disproportion entre la situation des diverses classes sociales. Au sommet, des rois, des empereurs qui ne pourraient sans déchoir s'abaisser à travailler manuellement. A la base, des esclaves, une multitude d'es-

7. G. Renard, *Le travail dans la préhistoire,* 1931. — G. Glotz, *Le travail dans la Grèce ancienne,* 1920. — P. Louis, *Le travail dans le monde romain,* 1912. — P. Allard, *Esclavage,* dans le *Dictionnaire apologétique,* t. I, col. 1459-1475. — Germain-Martin, *Histoire économique et financière de la nation française,* 1927, ch. I-II-III. — M. Sabatier, *op. cit.,* p. 38 ss., 117 ss.

claves qui réalisent les grands travaux entrepris par le souverain. Quel est le but de ces travaux? L'intérêt commun, mais aussi l'orgueil, le faste, l'ostentation. Le plus souvent, ces travaux de la paix organisent une conquête militaire. L'empire travaille, les chefs travaillent, mais à la fatigue des bras d'autrui, à la sueur du visage des foules. En haut, une joie supérieure, en bas, la fatigue, l'effort, la peine, le charroi des pierres, la confection des briques, du mortier, du ciment. Seuls, un petit nombre d'hommes, architectes, maîtres d'œuvre, artistes aussi, ont dû avoir la satisfaction d'une œuvre accomplie avec intelligence, avec amour. Les pyramides d'Egypte, les palais de Ninive et de Babylone ont été construits dans ce climat spirituel. Les conquêtes militaires de ces peuples sont ordonnées à une prospérité économique qui ne profite vraiment qu'à un petit nombre de privilégiés.

Ni la Grèce ni Rome n'ont beaucoup modifié cet état de choses. L'histoire de l'esclavage et celle du travail fournissent ici une moisson abondante de faits concrets. Mais il faut surtout remarquer que les philosophes et les écrivains légitiment le fait. Xénophon explique qu'il faut traiter les esclaves avec bonté, en dosant habilement les coups et la nourriture pour assurer un meilleur rendement. Aristote pense que l'esclave est incapable de bonheur comme de libre arbitre. Même les écrivains qui jugent inhumaine la condition des esclaves estiment qu'il y a là une loi de nature. Il faut quelqu'un pour mener à bien les besognes inférieures. Le travail manuel apparaît comme une espèce d'aliénation, il absorbe l'homme, l'empêche de penser, de gouverner ou de faire la guerre. Cicéron se montre bienveillant pour ses esclaves, mais partage le préjugé commun. Sénèque fait de même, tout en protestant contre les mauvais traitements ou l'injustice. Chez les Grecs, seul Platon aurait entrevu, mais de bien loin, les idées chrétiennes. Plaute, dit-on, se loua pour tourner la meule. Mais l'exception confirme la règle, et la société gréco-romaine est organisée sur la base du travail des esclaves. La religion confirme la vie, les dieux ne sont-ils pas des oisifs, qui jouent, s'amusent ou se querellent comme des fils de famille ou des patriciens? Hercule n'entreprend de grands travaux que par obéissance au tyran qui l'a subjugué. L'idéal humain est le repos, l'oisiveté, le farniente. Les grands peuvent se l'assurer grâce à leurs immenses richesses. La foule des clients vit d'une mendicité honorable. Mais à la base, il y a le travail persévérant et souvent douloureux des esclaves. Une des conséquences de cet état de choses, c'est la disparition des artisans et, par suite, de l'esprit d'invention. Sur ses *latifundia*, un noble romain possède tout ce qui est nécessaire à la vie, les métiers divers sont entre les mains des esclaves et des conducteurs d'esclaves.

Il faudrait nuancer beaucoup ce tableau, tenir davantage compte des changements intervenus au cours de l'histoire, de la diversité des

pays. Athènes n'était pas Sparte. La Rome des empereurs n'était pas la république d'avant le Christ. Mais, vue de très loin, la société païenne offre un réel contraste, dans les faits comme dans les idées, avec le monde juif qui prépare la révolution chrétienne.

LE TRAVAIL DANS LA BIBLE. L'ANCIEN TESTAMENT

Ici encore, il faudrait tenir compte de la chronologie, des étapes de la révélation biblique et des changements survenus dans les faits et les idées en Israël. Qu'il nous soit permis d'en rester aux grandes lignes, faisant comme trois lectures successives de l'Ancien Testament. La Bible est un document d'histoire, un témoin des faits comme aussi des idées concernant le travail chez les Juifs, c'est aussi la révélation par laquelle Dieu nous parle du travail.

Chez les Juifs comme chez les autres peuples [8], il y a des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs; ajoutons, sans du tout vouloir faire entendre que cette distinction recoupe exactement les précédentes, des exploiteurs et des exploités. A plusieurs reprises, les prophètes dénoncent le scandale que constitue le luxe des uns, contrasté avec la misère des autres. Tandis que de grandes catastrophes menacent le royaume du Nord, les riches paressent et font bonne chère, se livrant à tous les plaisirs (Amos, VI, 3-6). Isaïe relève plus tard les mêmes désordres dans le royaume de Juda (Is., I, 17; V, 8).

L'esclavage [9] est prévu par la loi mosaïque, soit comme esclavage volontaire (*Ex.*, XXI, 7; *Lév.*, XXI, 39), soit comme punition (*Ex.*, XXII, 4). Cependant, il n'a pas le caractère inhumain qu'il manifeste chez les autres peuples. Lors de l'année sabbatique (*Ex.*, XXI, 2) ou de l'année jubilaire (*Lév.*, XXV, 40), les esclaves peuvent être affranchis, du moins s'ils sont hébreux. Cette mise au point périodique se fait également en matière de propriété foncière (*Lév.*, XXV, 10). On sent que la législation cherche à corriger les méfaits d'un libéralisme qui, par ailleurs, a ses avantages. Il faut des maîtres et des serviteurs, des maîtres et des esclaves, mais on souffre de cette nécessité naturelle. Lorsque les invasions menacent, le geste spontané des princes est d'affranchir les esclaves de race juive (Jér., XXXIV, 8). L'habitude, l'égoïsme reprennent le dessus, mais la conscience religieuse proteste encore (Jér., XXXIV, 16). Et les pauvres eux-mêmes préfèrent l'esclavage à la famine (Néhémie, V, 1-5).

Cette bienveillance relative pour les esclaves s'accompagne d'une

8. H. Lesêtre, *Travail*, dans le *Dictionnaire de la Bible*, t. V, col. 2302-2305. Voir aussi dans le même ouvrage divers articles sur les métiers. Plus détaillé et plus neuf, A. G. Barrois, *Manuel d'archéologie biblique*, t. I, 1939 (agriculture et diverses techniques), t. II, 1953, ch. XVIII (sur l'économie).

9. P. Allard, *Esclavage*, dans *D.A.F.C.*, t. I, col. 1462-1464. — A. G. Barrois, *op. cit.*, II, 211-215.

certaine estime pour le travail manuel. Celui-ci n'encourt pas chez les Juifs le mépris dans lequel on le tient dans les grands empires. La Bible fait défiler sous nos yeux toutes sortes d'artisans, de gens de métier qui gagnent honnêtement leur vie par le travail des mains. Ils constituent la partie la plus saine de la population. Plus d'une fois, c'est dans ces couches sociales que l'on va chercher des chefs et même des rois, c'est là que surgit parfois le prophétisme. Amos était bouvier, berger de Thécué (Amos, I, 1); Saül et David gardaient les troupeaux (*I Sam.*, VIII, 3; XVI, 11).

Contrastée avec les civilisations de l'antiquité, la civilisation juive apparaît à la fois et plus humaine et trop peu hardie. Plus humaine, car l'homme est davantage l'égal de l'homme; soumis à Dieu, au vrai Dieu, les privilégiés ne peuvent trop réduire le prochain à leur merci. Sans doute, les anathèmes des prophètes nous rappellent que, même en Israël, l'égoïsme humain est tyrannique. Mais nulle part, on ne voit des domaines comparables à ceux des empires qui s'entre-dévorent. Cependant, cette civilisation humaine n'a pas les audaces des grands empires. Le peuple juif, sauf l'exception que nous allons dire, s'enferme dans les limites d'entreprises modestes. C'est un nomade qui vient de s'installer autour des villes, organisant la vie dans un cadre relativement restreint. Saül et David, dont le nom emplit l'histoire d'Israël, sont comme des chefs de bandes devenus rois. Leur véritable grandeur est celle de l'onction divine.

Salomon représente une exception, un instant de gloire pacifique. Mais il met sa richesse au service de Dieu. La plus grande de ses entreprises est la construction du temple rêvé par son père (*I Par.*, XXII, 1-15). Ici, on voit le peuple juif au travail, les divers corps de métier s'affairent sous les ordres des architectes et des maîtres d'œuvre choisis par le roi (*I Rois*, V, 15-32). Les mémorialistes détaillent les matériaux employés, font l'éloge des ouvriers spécialisés, tel cet Hiram prêté par le roi de Tyr, son homonyme, et qui savait habilement travailler l'or et l'argent, le fer et l'airain, la pierre et le bois (*II Par.*, II, 13; III, 11). Le travail entrepris pour la gloire de Yahweh unit les hommes, il rassemble les énergies autour d'une grande pensée, d'un grand amour. Le travail est une joie. L'était-il pour tous? Les hommes de corvée envoyés périodiquement au Liban pour couper des cèdres (*I Rois*, V, 27), les manœuvres qui besognaient dans les carrières ou traînaient les fardeaux (*I Rois*, V, 29-30) ont peut-être pensé secrètement que Dieu aurait pu se contenter d'une demeure moins fastueuse et qu'en cherchant la gloire du Seigneur, Salomon avait peut-être aussi en vue sa propre gloire[10]. Mais il est difficile de reconstituer la psychologie d'un travailleur du dixième siècle avant Jésus-Christ.

10. L. Desnoyers, *Histoire du peuple hébreu*, III, 1930, p. 141.

Le règne de Salomon représente une réussite extraordinaire sur le plan de l'histoire humaine. Après lui, c'est le schisme et la marche à la catastrophe. De crise en crise, le peuple divisé rêve d'un Messie glorieux qui lui assurera la prospérité sans l'astreindre à des travaux trop lourds. On condamne les folles entreprises des païens, toujours en train de construire quelque tour de Babel (*Gen.*, XI) ; peut-être y a-t-il là aussi du ressentiment et une secrète envie.

Après une série de catastrophes, après les terreurs de l'invasion, l'exil, la déportation, la libération achetée au prix de servitudes nouvelles, la sagesse juive est très défiante à l'égard des grandes entreprises humaines. Les Scribes inspirés parlent du travail comme d'une nécessité vitale, parfois agréable, parfois douloureuse. Il faut travailler pour vivre, c'est une loi de nature. Le paresseux est à charge à son prochain, il est une honte pour les siens (*Prov.*, XXI, 25; XXIV, 30; *Eccli.*, XXII, 2). L'oisiveté est mère du péché (*Eccli.*, XXXIII, 27). L'homme qui a un métier en main se fait aisément une situation, il arrive à la notoriété (*Prov.*, XXII, 29; *Eccli.*, IX, 17; XIX, 1). Pour entretenir sa maison, faire fructifier son bien, il faut des soins vigilants (*Prov.*, XXVII, 23; *Eccl.*, XI, 6; *Eccli.*, VII, 22).

Mais ce travail doit rester modéré. A quoi bon accroître son bien (*Prov.*, XXIII, 4)? La richesse rend dur, égoïste, injuste (*Eccli.*, XXVI, 20), elle suscite l'envie (cfr *Eccl.*, V, 10) ; le souci de s'enrichir vous enlève le sommeil (*Eccli.*, XXXI, 1). On travaille souvent non pour soi, mais pour les autres (*Eccl.*, XI, 17; IV, 15; V, 10). Tel se tue pour ses enfants qui dilapideront son bien ou ne lui auront aucune reconnaissance lorsqu'il sera vieux (*Eccli.*, XXXIII, 21). Si un homme n'a pas d'enfants, son acharnement au travail est encore plus déraisonnable (*Eccl.*, V, 8). Le but du travail est de vous procurer le nécessaire (*Eccli.*, XXIX, 21), de vous assurer une relative indépendance (*Eccli.*, XXIX, 25; XL, 18, 28) surtout lors des mauvais jours (*Eccli.*, XVIII, 24). Il faut savoir se reposer, se donner du bon temps, sous le regard de Dieu, car la mort ne viendra que trop vite (*Eccli.*, XIV, 4).

Parmi ces aphorismes sententieux, on découvre quelques pages plus importantes. Le livre des Proverbes fait l'éloge de la femme forte, maîtresse de maison habile et courageuse, qui défend son bien, fait des réserves sans laisser d'être bonne et de faire l'aumône (*Prov.*, XXXI, 10-31). L'Ecclésiaste ne renierait pas cette page, mais il insiste plutôt sur la vanité des grandes entreprises et, par un procédé littéraire qui ne s'est pas perdu depuis, fait l'autocritique du roi Salomon (*Eccl.*, II, 1-11).

Il faut surtout mettre en relief un chapitre très caractéristique du Siracide, à la fois document d'histoire et résumé d'une philosophie sur le travail (*Eccli.*, XXXVIII, 24-34). Cette page vaudrait d'être

citée tout entière. On y trouve un bref crayon des divers métiers, laboureur, charpentier, forgeron, graveur ou potier, tous gens de métier très estimables, sans lesquels on ne bâtirait aucune ville, on ne pourrait faire aucun voyage (*Eccli.*, XXXVIII, 32). Mais cet éloge cède devant un certain mépris d'intellectuel. Le sage, le docteur, se félicite d'être assez indépendant pour ne pas avoir à travailler de ses mains afin de gagner sa vie. Seuls les gens de son espèce peuvent administrer la cité, être appelés dans les conseils du peuple (*Eccli.*, XXXVIII, 33 et XXXIX, 1-11).

Cette sagesse à courte vue, que nous aurions dû situer davantage dans le devenir du peuple de Dieu, enferme l'homme dans un cadre de vie assez restreint : pour vivre heureux, vivons caché, pas de zèle intempestif. La raison de cette modération est double. Les Juifs savent que les grands travaux, les grands projets ne se réalisent d'ordinaire qu'au détriment des petites gens et des petites nations. Ils l'ont appris jadis en Egypte (*Eccli.*, I, 11-14), ils ont fait depuis d'autres expériences douloureuses. Mais il faut ajouter que longtemps l'horizon d'Israël a été borné à cette terre. L'homme n'a qu'une vie, une pauvre et courte vie, c'est le seul bien qui compte ici-bas, il lui faut la ménager (*Eccl.*, IX, 10; V, 10; *Eccli.*, XLI, 1-4; XXXVIII, 16-23).

Pourtant, comme nous l'avons dit, au moment même où il se calfeutre ainsi, le Juif jette un regard d'envie vers les *Goïm*, il rêve d'un Messie glorieux, il colore ses expériences d'un ressentiment qui se donne l'illusion de renverser les rôles. La Révélation divine lui arrive à travers des images qui lui font entrevoir un avenir merveilleux où lui, le Juif persécuté, il dominera sur les étrangers et les fera travailler à son service comme autant d'esclaves (Is., XLV, 13-14; XLIX, 22-23; LX, 10-11).

Il serait vain de chercher à distinguer dans la Bible, ce qui est humain et ce qui est divin. Tout y est humain et divin à la fois. Mais l'exégète peut lire le livre inspiré à divers plans de profondeurs. Document d'histoire, l'Ancien Testament nous dit ce qu'était le travail au sein du peuple de Dieu et l'idée qu'on se faisait du travail; il nous dit maintenant ce que Dieu lentement inculquait à ce peuple élu en marche vers la véritable terre promise. Une troisième lecture, plus pénétrante, va nous faire entrer dans la théologie du travail telle qu'elle apparaît dans l'Ancien Testament. Là encore, nous laisserons de côté les questions de chronologie.

1. Dieu lui-même agit, travaille, réalise une œuvre. Le chapitre liminaire de la Genèse nous le dit en termes magnifiques. Mais dans cette œuvre de création, aucun effort, aucune fatigue, aucune lutte. A la différence des cosmogonies païennes, dont on trouve quelque vestige dans d'autres textes, le récit génésiaque nous montre un Dieu

qui crée par sa seule volonté, comme en se jouant. Il dit, et les choses sont. Pareille œuvre force l'admiration, le respect. Tout, dans le résultat, dans la manière, porte la signature de la transcendance de Dieu. La cosmogonie qui termine le livre de Job et le Ps. CIV rendent le même son.

2. Même à l'égard de la liberté humaine, Dieu reste le maître souverain. Il tient dans sa main le cœur des rois (*Prov.*, XXI, 1), prend les chefs d'empire à son service pour accomplir ses desseins (Is., XLIV, 28; XLVIII, 15) et lorsqu'ils ont travaillé pour lui, croyant accomplir le rêve de leur orgueil (Is., X, 12-29), il les brise dans sa colère. Le récit de la tour de Babel (*Gen.*, XI), les apostrophes véhémentes des prophètes aux puissances temporelles déchues, Assyrie (Nahum; Is., XIV, 24), Egypte (Ez., XXIX, 32; Is., XIX), Tyr (Is., XXIII; Ez., XXVI, 27) ou Babylone (Is., XIII-XIV; XXI; XLVII), pour ne pas parler des peuples mineurs ou des individus sur lesquels s'abat le châtiment divin (Is., XXII, 15-19), manifestent cette indépendance et cette toute-puissance de Dieu. Dieu, comme le potier, façonne à son gré l'argile, brise le vase qui lui déplaît pour en fabriquer un autre. Cette forte image, chère à Jérémie (XVIII, 6; XIX, 1; cfr *Eccli.*, XXXIII, 13), sera reprise par saint Paul pour illustrer le rejet d'Israël et l'élection des Gentils (*Rom.*, IX, 21). Elle nous introduit à une considération nouvelle sur la manière dont Dieu travaille à l'intérieur de son œuvre.

3. L'œuvre divine, en effet, est souvent représentée comme un effort courageux, mais où affleure une espèce de fatigue, une peine, une souffrance. Isaïe compare Yahweh au vendangeur qui foule les grappes (Is., LXIII, 3), au soldat qui mène une lutte épuisante (Is., XXVII, 1; XXXIV, 6; XLII, 13). Il veut nous faire entendre que la création d'une famille divine est pour ainsi dire plus laborieuse que celle d'un univers. En créant le monde, Dieu dit, et tout a été fait. Mais en créant l'homme, Dieu a comme introduit une inconnue dans ses desseins. La liberté est un pouvoir ambivalent, l'homme est capable de dire oui, capable aussi de dire non à Dieu. La Bible traduit dès lors les rapports entre Dieu et sa libre créature par des anthropomorphismes destinés à nous faire comprendre à la fois la liberté humaine et la toute-puissance du créateur. Dieu se compare au vigneron qui plante une vigne sur un coteau fertile, après avoir remué le sol, enlevé les pierres (Is., V, 2; XXVII, 3; Jér., II, 21; V, 10; Ez., XIX, 10). Or, cette vigne humaine résiste à l'amour qui lui a donné l'existence et qui l'a entourée de ses soins. L'histoire d'Israël, peuple choisi, est celle d'une lutte entre Dieu et son œuvre. Yahweh reste le tout-puissant, il aura finalement le dernier mot. Mais la narration de cette histoire du peuple élu n'a pas la sérénité et l'équilibre du récit de la création. Avec les païens, Yahweh manifeste sa trans-

cendance, il suscite et détruit les peuples et les civilisations; avec le peuple choisi, sa puissance entre comme en lutte avec son amour. Cette théologie se traduit par de fortes images empruntées au monde du travail. Yahweh, fatigué de lutter avec des rebelles (Is., VII, 11), arrache la vigne qu'il avait plantée et livre au feu le bois stérile (Ez., XV, 6). Vendangeur solitaire, il foule les raisins de sa colère et rentre au soir, les vêtements rougis du sang versé (Is., LXIII, 3; Jér., XXV, 30). Mais ces images nous introduisent à une autre, encore plus hardie : Yahweh est comme une femme *en travail* qui gémit dans les douleurs de l'enfantement (Is., XLII, 14). Il ne faut pas trop insister sur cette comparaison, mais elle nous fait réaliser que la théologie biblique du travail entend ce mot dans de multiples acceptions. Dieu est dans son œuvre comme un travailleur énergique, il travaille jusqu'à en être épuisé de fatigue et presque à en mourir. Devant ces formulations hardies, on pourrait crier à l'exagération poétique. Mais la réalité viendra leur donner tout leur sens lorsque, par l'Incarnation, Dieu lui-même sera entré dans notre histoire, travaillant avec nous et pour nous, jusqu'à en être couvert de sang. Vendangeur sublime, il donnera sa vie pour arracher à la stérilité et au feu les sarments de sa vigne.

4. Ainsi la théologie biblique du travail ne craint pas de nous parler du labeur de Dieu. Mais elle nous dit aussi et surtout ce que Dieu pense du travail de l'homme. Le récit de la création qui ouvre la Genèse se poursuit par l'histoire des origines humaines. Dieu a créé l'homme au centre de l'univers visible. Il l'a fait maître des animaux, des plantes et des êtres inanimés (*Gen.*, I, 29; cfr *Ps.* VIII, 7). Il l'a placé dans un jardin merveilleux afin qu'il le cultive (*Gen.*, II, 15). Ce dernier trait est à peine souligné. Mais un jour viendra où on pourra en découvrir les profondeurs. Le travail n'est pas d'abord le fruit du péché, il fait partie du plan fondamental de Dieu sur notre race. L'intervention du péché ajoute seulement un trait nouveau, plus accusé dans le récit biblique. Parce qu'ils ont péché, l'homme et la femme connaîtront le travail douloureux, épuisant. La nature se révolte contre l'homme révolté. Le jardin merveilleux fait place à une terre ingrate où croissent spontanément les ronces et les épines (*Gen.*, III, 17). L'homme devra gagner son pain à la sueur de son front (*Gen.*, III, 29), la femme en travail enfantera dans la douleur (*Gen.*, III, 16) et sera assujettie à son mari (*Gen.*, III, 16). Ces textes sont d'une extrême importance pour une théologie du travail. Le récit biblique utilise et coordonne ici des traditions plus anciennes qui expriment la réaction de l'intelligence humaine devant des faits d'expérience quotidienne. Mais ces traditions, reprises et organisées par l'auteur inspiré, font partie de la Révélation divine. Elles nous disent ce que Dieu pense du travail de l'homme. Le travail, naturel à l'hom-

me, devrait être pour lui une activité spontanée, joyeuse. Le péché originel ajoute à cette donnée fondamentale un caractère nouveau. Le travail devenu difficile, douloureux, prendra souvent le caractère d'un châtiment, mais le progrès de la Révélation découvrira aussi un autre aspect : le travail humain, par la grâce du Rédempteur, deviendra facteur de rachat et de libération spirituelle.

LE TRAVAIL DANS L'ÉVANGILE

Comme l'Ancien Testament, l'Evangile a des profondeurs diverses. Il nous sera donc permis d'en faire plusieurs lectures successives.

Document d'histoire, il nous dit ce qu'étaient le travail et les travailleurs au premier siècle de notre ère. La continuité est manifeste avec l'époque biblique antérieure. Même contraste avec les grandes civilisations. La société galiléenne est plus humaine que la société gréco-romaine contemporaine. Sans doute, il y a des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, mais l'inégalité entre les classes sociales est sans proportion avec celle du monde païen. On relève dans l'Evangile la diversité des métiers [11]. Aux paysans et aux pêcheurs, dont les occupations quotidiennes servent de thème aux paraboles, il faut joindre les marchands, les médecins, les juges, les soldats, les changeurs, les collecteurs d'impôts, les scribes et les docteurs dont la profession est d'expliquer la Loi. Nous ne ferons pas une étude détaillée de cette multiplicité de métiers et de types humains.

Il y a des oisifs, des chômeurs (Matth., XX, 3), mais dans l'ensemble, on se trouve dans un monde où chacun s'efforce de gagner sa vie ou de maintenir son rang social par un métier honnête. Les exceptions ne font que confirmer la règle. Jésus parle de l'intendant malhonnête qui falsifie les comptes (Luc, XVI), de celui qui malmène le personnel subalterne (Luc, XII, 41), il fait allusion aux tricheries du commerce (Luc, VI, 38). Il y a des hommes qui se louent au service des autres, mais nulle part l'esclavage n'apparaît comme une plaie hideuse.

C'est dans ce monde relativement équilibré socialement que résonnent les enseignements sur le sens de l'activité humaine [12]. C'est aux riches que Jésus pense d'abord lorsqu'il condamne le trop grand souci des biens terrestres. Qui ne pense qu'à accroître ses revenus devrait d'abord songer à la brièveté de la vie et à l'incertitude de l'heure de la mort (Luc, XII, 16). C'est aux riches d'abord qu'il prêche le devoir d'imprévoyance, la confiance dans la Providence de Dieu qui nourrit les moineaux et habille les lys (Matth., VI, 25-35). Il faut choisir entre Dieu et l'argent (Matth., VI, 24). Il est difficile

11. M. B. Schwalm, *La vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*, 1910.

12. P. Doncoeur, *L'Evangile du travail*, 1940.

aux riches d'entrer dans le royaume des cieux (Marc, X, 24). La vie éternelle est infiniment plus précieuse que toutes les perles du monde ou les trésors cachés qu'on découvre avec tant de joie (Matth., XIII, 34-45). Il faut être honnête en affaires, donner bonne mesure lorsque l'on vend son blé ou son huile (Luc, VI, 38).

Cette morale évangélique ne met pas l'accent sur l'activité humaine. Jésus invite ses auditeurs à penser à l'au-delà, à l'éternité, au jour du jugement. A première vue, le lecteur moderne est quelque peu déconcerté. Nous ne retrouvons pas nos préoccupations familières. Le travail n'est-il donc pas un moyen de glorifier Dieu? Ne faut-il pas découvrir et exploiter les richesses de la création? Faut-il se contenter de vivre petitement, pauvrement, en attendant la Parousie? Mais l'Evangile ne livre pas d'un seul coup toutes ses richesses. Il est deux textes qui, dès maintenant, méritent d'être mis en relief.

D'abord, la parabole des talents. Dieu est un maître souverain qui confie ses richesses à des intendants. A eux de les faire fructifier. Qui fait valoir les talents reçus sera récompensé. Qui les enfouit dans la terre (Matth., XXV, 18) ou les ensevelit dans un suaire (Luc, XIX, 20), sera jeté dans les ténèbres extérieures. L'explication détaillée de la parabole n'est pas donnée. De quelle nature sont les talents confiés? S'agit-il uniquement des dons surnaturels? ou bien aussi de toutes les richesses en face desquelles se trouve placée la liberté ambivalente de l'homme? cela n'est pas dit. Mais on ne saurait exclure ces richesses naturelles, ces dons multiples confiés à l'humanité sans mutiler la parabole. L'Evangile ne renie pas la Genèse. Même après le péché originel, l'homme doit cultiver la terre.

Une seconde leçon est à retenir pour édifier une théologie du travail. A la fin des temps, les hommes et les peuples seront jugés sur la charité fraternelle. Dans cette allégorie magnifique, charte de toute la vie chrétienne, l'accent est mis sur un amour efficace, constructif. L'homme doit venir au secours de l'homme, nourrir, vêtir son frère, voir en lui Jésus-Christ qui a faim, qui a froid (Matth., XXV, 31-46). Là encore, l'explication dernière n'est pas donnée. Mais qui pourrait douter que Dieu attend de notre charité qu'elle rende moins inhabitable la demeure commune?

A première vue, confronté avec nos préoccupations actuelles, l'Evangile semblerait plus proche de Gandhi que de Karl Marx. Il prêche le détachement et non l'énergie au travail. Mais la parabole des talents, la description du jugement dernier nous invitent à dépasser à la fois Karl Marx et Gandhi. L'homme n'est pas fait pour la terre, il doit se détacher des richesses, mais la charité fraternelle lui fait un devoir de travailler pour que ces richesses soient mises au service de tous. Le père de famille doit compter sur la Providence, mais il doit aussi donner du pain, non des pierres, des poissons, non des scorpions, à ses petits enfants (Matth., VII, 9). Il lui est même

conseillé implicitement de faire des réserves, pourvu qu'il soit toujours prompt à en faire bénéficier le voisin (Luc, XI, 5). Une lecture superficielle de l'Evangile nous détacherait des tâches terrestres, une lecture plus profonde nous les fait redécouvrir, mais nous invite à donner toujours le primat à la charité fraternelle.

Document d'histoire, enseignement divin, l'Evangile nous offre encore autre chose : l'exemple même de Dieu. Jésus-Christ, le fils de Dieu fait homme, a voulu travailler parmi les hommes. Comment travaillait-il? Le travail était-il pour lui une joie, celle d'Adam au paradis, ou au contraire une pénitence supportée par amour? Pour répondre à ces questions, il faut lire l'Evangile tel qu'il est, en tenant compte à la fois des faits contemporains et de la révélation divine.

Jésus de Nazareth était charpentier de village, *faber, filius fabri* (Marc, VI, 3; Matth., XIII, 55). Charpentier, probablement aussi menuisier, et quelque peu forgeron, ouvrier en bois et aussi en fer [13], il était artisan, non entrepreneur ou patron. Il travaillait avec des outils relativement primitifs. Il fabriquait des objets de première nécessité, des bancs, des tables, des charrues et des jougs. Il faisait plus de réparation que de neuf. Il n'a pas cherché à perfectionner la technique, à inventer des procédés nouveaux, un nouvel outillage. Tel il a trouvé le métier, tel il l'a laissé. *Faber, filius fabri.* Rien ne nous permet de supposer le contraire. Il ne s'ensuit pas d'ailleurs que cette attitude du Christ condamne les inventions, les progrès, l'imagination créatrice.

Subjectivement parlant, le travail fut-il pour Jésus une joie ou une pénitence? Les prédicateurs des siècles passés nous ont égarés quelque peu. Pour eux, Jésus a fait preuve d'une humilité exemplaire en choisissant un métier manuel, peu relevé, méprisé. Réagissant contre ce mépris du grand siècle pour le « saint travail des mains », nous serions tentés de prendre le contre-pied de ces affirmations. La réalité est plus nuancée, plus difficile à saisir aussi, car lorsqu'il s'agit d'un homme Dieu, on échoue à « réaliser » une expérience spirituelle absolument unique. Essayons pourtant de sortir de cet agnosticisme. Enfant, adolescent, Jésus a dû, comme tout fils d'homme, éprouver une véritable joie à apprendre un métier. Il croissait en âge, en science et en sagesse (Luc, II, 52). L'apprentissage du métier fait partie de cette croissance. Il y eut certainement chez lui un progrès authentiquement humain, acquisition de réflexes, de procédés, d'habitudes mentales et physiologiques. Jésus apprit son métier de Joseph, docilement, mais aussi en élève intelligent, bien doué, qui aime ce qu'il

13. M. J. Lagrange, *L'Evangile de Jésus-Christ*, 1929, p. 49-51. — L. Filas, *The man nearest to Christ* (Saint Joseph), 1946, p. 14-16, 55-59. — P. Glorieux, *Notre-Dame et le travail*, dans *Maria*, t. I, 1949, p. 789-800.

fait. Sans doute, le dogme de l'Incarnation, comme le répète l'auteur de l'Imitation (II, 12), nous laisse-t-il conclure que toute la vie de Jésus fut croix et martyre; le Verbe de Dieu, emprisonné dans une chair, dans une âme humaine ne pouvait pas ne pas sentir le poids de cette *mortalitas* dont parle S. Augustin. Mais le travail du Christ, comme toutes ses autres activités, fut véritablement un travail d'homme, travail aimé, aimé en lui-même malgré la fatigue. Il n'était pas d'abord et intrinsèquement une souffrance. Le mérite du Christ dans toutes ses actions n'en est pas diminué, puisque le mérite ne se mesure pas d'abord à la souffrance qu'il peut occasionner.

A en rester à cette seule considération du métier en tant que tel, on pourrait dire, si le mot ne risquait d'être mal compris, que cet exercice d'un métier fut pour le Christ, comme pour tout homme, un moyen de conquête de sa « personnalité »[14]. Entendons par là, un facteur de croissance organique et spirituelle dans l'unité d'une seule personne divine, celle du Verbe de Dieu. L'exercice d'un métier suppose maîtrise de soi-même, domination des choses auxquelles l'homme impose sa marque. Entre l'homme et son œuvre, le travail est comme un médiateur, un lieu d'échange et de passage. Jésus apprit à travailler comme il apprit à marcher, à parler, à connaître les chemins qui, de Nazareth, menaient aux bourgs voisins. De ce point de vue, Jésus dut certainement éprouver une joie véritable au travail.

Mais il reste ce fait indubitable, que ni Jésus ni Joseph n'ont perfectionné leur métier. Ce sont des artisans, non des ingénieurs ou des inventeurs. L'atelier de Nazareth n'avait rien d'un laboratoire, même primitif. Beaucoup plus que Joseph, Jésus dut éprouver très tôt la monotonie des gestes, la routine des commandes et des livraisons. S'il est permis de distinguer des stades dans cette croissance humaine de Jésus, sans nulle atteinte au mérite surnaturel en lui-même, il semble bien que le travail de l'homme-Dieu ait lentement acquis ce caractère de pénitence qu'il a pour tous les hommes : « tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »

Mais la joie d'un travailleur ne vient pas seulement de son contact avec l'objet. Il travaille dans une communauté humaine. Jésus ne se penche pas seulement sur son établi pour nous donner un exemple d'ascèse. Il travaille aussi pour un but précis : pour ces gens de Nazareth qui ont recours à ses services. Il fabrique pour eux des objets indispensables, raccommode pour les plus pauvres des escabeaux, des tables, des meubles fatigués. Son travail est tout imprégné de charité. L'objet fabriqué devient médiateur entre une personne divine

14. Au sens où le *moi* s'oppose au *je*, et non pas au sens du constitutif formel de la personne. Voir A. Gaudel, *La théologie de l'assumptus homo*, dans la *Revue des sciences religieuses*, 1938, p. 61-62, et nos *Problèmes pour la réflexion chrétienne*, 1941, p. 48 ss.

et des personnes humaines. Le fils de Dieu est venu pour servir (Matth., XX, 28), il sert dès maintenant par le travail des mains cette communauté humaine en miniature qu'est le village de Nazareth. Il travaille aussi pour assurer à Marie les ressources indispensables. Ce que le travail manuel perdrait en joie à ne considérer que la nature de la tâche accomplie se retrouve sur un plan supérieur. La monotonie fastidieuse des gestes et des livraisons est compensée par un élan toujours renouvelé d'amour de Dieu et du prochain. Jésus travailleur fait la volonté de son Père. Il trouve à l'accomplir une joie toujours plus grande, mais cette obéissance au Père se traduit dans le service et l'amour du prochain. Plus d'une fois, passant dans les maisons du village, retrouvant un banc, un meuble, une charrue sortie de ses mains divines, Jésus dut éprouver la satisfaction du bon artisan, mais sa joie la plus profonde venait du sentiment qu'il avait aidé ces gens de Nazareth à vivre leur vie d'hommes, et plus encore à accomplir la volonté de son Père.

Il nous est difficile de pénétrer les profondeurs de l'âme du Christ ouvrier. Ici le P. de Foucauld en approche le mystère lorsqu'il nous montre le Christ travaillant sans fièvre, sans hâte, posément et mêlant prière et travail, dans une vie faite à la fois d'action et de contemplation. La monotonie des tâches quotidiennes, qui aurait engendré chez tout autre un sentiment d'insatisfaction, était transfigurée par l'obéissance et par la charité. Joie vraiment humaine, au moins initialement et par certains traits, le travail de Nazareth était aussi mortifiant, portant la marque du péché que le Christ venait expier; mais l'accomplissement de la Volonté du Père, l'amour de Dieu et l'amour du prochain faisaient de ce travail souvent austère une joie supérieure parce qu'il *était déjà notre rédemption commencée.*

Artisan de village, saint Joseph est mort à la tâche. Jésus, lui, quitte son métier pour inaugurer son ministère apostolique. Sans doute, il est prêtre depuis l'Incarnation, mais il s'est préparé trente ans dans le silence à l'exercice des tâches proprement sacerdotales. Il quitte Nazareth, parcourt les villes et les villages, enseignant dans les synagogues, prêchant la bonne nouvelle, guérissant toute infirmité (Matth., IX, 35). Il compare lui-même cette tâche apostolique à celle du médecin (Matth., IX, 12), du berger (Matth., IX, 36). Il est le bon pasteur (Jean, X, 11). Il se compare aussi au moissonneur (Matth., X, 37). Les paraboles du semeur, du bon grain et de l'ivraie (Matth., XIII), en même temps qu'elles nous donnent un enseignement valable pour tous les temps, représentent une expérience personnelle de Jésus. Son travail apostolique est un travail harassant, plein d'aléas, d'incertitudes. Jésus se fatigue réellement à prêcher la bonne nouvelle, à poursuivre les âmes. Il dort épuisé à la poupe d'une barque de pêcheurs (Marc, IV, 38), s'assied, lassé, vers midi, à la

margelle du puits de Jacob (Jean, IV, 6). Pour caractériser son œuvre de thaumaturge, il la compare au travail du Père des cieux : « *Mon Père agit sans cesse, et moi aussi j'agis* » (Jean, V, 17). Cette activité divine, qui apparaît au regard des croyants dans la croissance des lis (Matth., VI, 27), est manifeste dans les miracles du Christ. Comme le dira plus tard saint Augustin, la même puissance est à l'œuvre lorsque Dieu fait croître le blé, mûrir le raisin, ou lorsqu'il multiplie les pains, change à Cana l'eau en vin. Mais il est ici d'autres correspondances entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Rencontrant la volonté rebelle de l'homme, l'œuvre du créateur devenait œuvre de rédemption ; Dieu luttait avec l'humanité indocile, comme l'Ange avec Jacob. Il se comparait, par la bouche d'Isaïe, au vendangeur foulant le raisin dans la cuve (Is., LXIII, 3). Voici que, par l'Incarnation, ces douleurs deviennent réalité tangible, le travail apostolique n'est plus seulement comparable à celui du laboureur qui, ses semailles faites, attend paisiblement le temps de la moisson. La rédemption du monde ne pourra s'accomplir que par un effort douloureux, une angoisse surhumaine, une lutte entre Dieu et ceux qu'il veut sauver. La carrière apostolique est une œuvre exaltante, Jésus lui-même y est entré joyeusement, mais sans illusion, sachant qu'elle devrait s'achever par la mort sur la Croix. Aussi, montrant le chemin à ses Apôtres, il n'hésite pas à employer pour décrire l'angoisse prochaine la comparaison de la femme en travail (Jean, XVI, 21) que déjà avait utilisée en parlant du Messie le prophète Isaïe (Is., XLII, 14).

LE TRAVAIL À L'ÂGE APOSTOLIQUE

A travers le récit des *Actes*, on retrouve la vie quotidienne des païens et des juifs. Mais le cadre palestinien s'est élargi. A Césarée, Pierre loge pendant quelques jours chez un corroyeur (*Act.*, X, 6). Plus tard, à Corinthe, Paul travaille avec Priscille et Aquila à fabriquer des tentes (*Act.*, XVIII, 2). Luc, qui fut longtemps son compagnon, était médecin (*Col.*, IV, 14). Il était venu de la Gentilité. Parmi les païens convertis, on relève les noms de Lydie, marchande de pourpre à Philippes (*Act.*, XVI, 14). Il y a chez les païens des métiers peu honorables, tels ces mercantis qui exploitent une jeune esclave possédée du démon (*Act.*, XVI, 16), des professions liées directement au paganisme, comme ces orfèvres qui suscitent contre Paul une redoutable émeute (*Act.*, XIX). Ce dernier incident mériterait d'être analysé, car il nous permet de prendre sur le vif la réaction d'un milieu professionnel pour lequel la religion compte moins que le profit qu'on en retire (*Act.*, XIX, 25). Dans cette ville d'Ephèse, Paul enseigne pendant deux ans dans la maison de Tyrannos, maître d'école (*Act.*, XIX, 10). A Corinthe, il a converti surtout des gens de condition modeste (*I Cor.*, I, 26). Il est cependant en relation avec le

trésorier de la ville (*Rom.*, XVI, 23), et plus tard, il enveloppera d'une même affection un esclave et son maître (*Philém.*). De tous les vrais apôtres du Christ se vérifie le mot de Paul : « *je me suis fait tout à tous pour les gagner tous* » (*I Cor.*, IX, 22).

Il y a donc dans les écrits apostoliques et dans les lettres de saint Paul de fréquentes allusions au monde du travail. Mais y trouve-t-on une théologie du travail? A première vue, on est déçu. Il semblerait même que le christianisme primitif, dans son attente du retour du Seigneur, ait été tenté de se détourner des tâches terrestres. Un essai de mise en commun de toutes les ressources a vite fait de révéler les dispositions diverses des cœurs. Barnabé le Cypriote vend son champ (*Act.*, IV, 36), mais Ananie et Saphire, ayant fait le même geste, prennent des précautions égoïstes (*Act.*, V, 1). Au fur et à mesure que le temps passe, sans renier son idéal, la communauté primitive, au lieu de chercher à s'évader des tâches monotones, s'efforce de les transfigurer. L'accent est mis avant tout sur la charité fraternelle. A plusieurs reprises, on nous montre les fidèles des diverses églises empressés à venir au secours de leurs frères (*Act.*, VI, 1), multipliant les aumônes ordinaires (*Act.*, IX, 36; X, 2) ou faisant des collectes en vue de secourir ceux de leurs frères qui sont éprouvés par une famine soudaine (*Act.*, XI, 30; *Gal.*, II, 10; *II Cor.*, VIII, 13; IX, 1). Et saint Jacques, en des pages vigoureuses, fréquemment citées à notre époque, lance l'anathème aux maîtres qui exigent un travail sans lui accorder une juste rémunération (Jac., V, 4).

LA DOCTRINE PAULINIENNE

Saint Paul n'a pas laissé de « théologie du travail ». Lorsqu'on cherche à recueillir des textes pour en faire un corps de doctrine, on est d'abord déçu. Mais, comme pour l'Evangile, il faut creuser plus profond; on trouve alors des richesses qui, explicitées, constitueront le point de départ d'une théologie de l'effort humain, participation à l'œuvre créatrice et rédemptrice de Dieu.

1. Sans croire à l'imminence de la Parousie (*II Thess.*, II, 1), Paul n'envisage guère une longue série de siècles avant le retour du Seigneur. Le temps est court, il faut se préparer à la rencontre avec Dieu, souverain juge et rémunérateur. En attendant, que chacun reste dans l'état où il a été appelé (*I Cor.*, VII, 20). Maître ou esclave, à quoi bon chercher à sortir de sa condition? Sanctifions les tâches imposées par la vie, en nous efforçant de faire régner l'amour de Dieu et du prochain (*Ephés.*, VI, 5-9; *Col.*, IV, 22-25).

2. Certains chrétiens prennent prétexte des enseignements évangéliques pour se laisser aller à la paresse. L'apôtre les remet vigoureusement dans le droit chemin. En attendant le retour du Seigneur,

il faut prendre sa part du fardeau commun, gagner honnêtement sa vie. Qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger (*II Thess.*, III, 6-10). Sans doute la communauté prend soin des pauvres et des veuves, mais chacun doit faire effort pour manger un pain qui lui appartienne (*II Thess.*, III, 12), nourrir les membres de sa propre famille, au lieu de compter d'abord sur la communauté (*I Tim.*, V, 16). L'apôtre vieillissant, sachant que le retour du Seigneur, proche pour chacun de nous, n'est pas imminent pour l'humanité comme ensemble, enseigne aux chrétiens à vivre leurs tâches terrestres, dans la soumission au pouvoir établi (*Rom.*, XIII), dans le bon ordre d'une société temporelle déjà organisée (*I Tim.*, VI, 1-2).

3. Saint Paul lui-même a longtemps donné l'exemple du travail [15]. A la rigueur, il aurait pu, comme les autres apôtres, compter sur la charité de la communauté, échanger les biens spirituels contre les biens temporels procurés par les fidèles (*I Cor.*, IX, 6-11). Mais il a préféré renoncer à ce droit, travailler de ses mains pour vivre (*I Cor.*, IX, 12) ; exerçant son métier de tisserand (*Act.*, XVIII, 3) pour n'être à charge à personne (*I Thess.*, II, 9; *II Thess.*, III, 9; *I Cor.*, IV, 12), il a même aidé ses compagnons à vivre (*Act.*, XX, 34) ; plus tard cependant, prisonnier pour le Christ, il accepte volontiers les dons des Philippiens (*Phil.*, II, 25; IV, 10-19) et pose le principe d'une rémunération des ouvriers apostoliques (*I Tim.*, V, 17).

4. L'apostolat direct est en effet un véritable travail (*I Tim.*, V, 17; *II Tim.*, IV, 5) ; comparable à celui du paysan qui plante et qui arrose (*I Cor.*, III, 6), coopération à l'œuvre même de Dieu qui donne la croissance (*I Cor.*, III, 9). Le succès sera en proportion des efforts et de la générosité (*II Cor.*, IX, 6). Mais, en même temps qu'une joie au travail, la vie apostolique est une source de souffrances, une compassion, une coopération aux souffrances du Christ rédempteur (*Col.*, I, 24). Paul, qui a souffert plus que tout autre en travaillant pour le Christ (*II Cor.*, VI, 4-10; XI, 16-29), reprend la comparaison d'Isaïe et présente l'apostolat comme le douloureux effort d'une femme en travail (*Gal.*, IV, 19).

5. Ainsi donc, l'attente de la Parousie n'exclut pas, bien au contraire, un véritable engagement dans les tâches terrestres. Mais cet engagement est sans fièvre, on ne se préoccupe pas d'améliorer les techniques, on ne s'intéresse pas au travail comme facteur de civilisation. On abandonne au monde la construction de la cité terrestre, édifiée trop souvent sur les souffrances et la mort des humbles. Il semble que l'idéal soit la vie de Nazareth, bourgade retirée loin du tumulte du monde. Cependant, en marge de cette morale fondée sur l'attente du retour du Christ, on trouve des affirmations d'une immense

15. J. Holzner, *Paul de Tarse*, 1950, p. 27, 61, 261-262.

portée. L'Evangile nous invitait à faire fructifier les talents à nous confiés par Dieu, la Genèse nous avait montré l'humanité, préfigurée en Adam, chargée d'inventorier et de faire fructifier le merveilleux jardin dans lequel Dieu nous avait créés. L'intervention du péché n'a pas changé cette orientation fondamentale, mais les tâches terrestres ont besoin maintenant d'être purifiées, transfigurées. A travers les œuvres du temps, l'homme aspire à une cité meilleure où il retrouvera, mais dans un monde transcendant, toutes les valeurs humaines et cosmiques de son pèlerinage terrestre. C'est dans l'épître aux Romains que Paul ébauche cette doctrine stimulante. La création tout entière, assujettie à la vanité, au néant, gémit dans l'attente de sa rédemption, elle aussi est en travail; son effort immense, vivifié par la présence de l'Esprit Saint, aboutira à l'enfantement de la famille des fils de Dieu (*Rom.*, VIII, 19-22). Pour donner tout son sens à cette page mystérieuse, il faut la mettre en liaison avec ce que Paul nous dit ailleurs de la résurrection de la chair. C'est bien le même corps qui doit ressusciter, comme le grain jeté en terre qui meurt et redevient lui-même (*I Cor.*, XV, 35-44).

6. Cette doctrine, reprise des prophètes (Is., LX; LXV, 17; LXVI, 22), est l'amorce de toute une théologie des réalités terrestres et du travail humain comme facteur de civilisation. Les grands empires disparus, leurs œuvres anéanties, Dieu reconstruira la cité sainte, il fera apparaître des cieux nouveaux, une terre nouvelle (*II Petr.*, III, 13). Entre le temps et l'éternité, entre les œuvres humaines, si entachées qu'elles aient pu être de visées égoïstes, et l'univers transfiguré, y aura-t-il seulement rupture, disparité, ou bien aussi continuité, reprise, par la médiation d'une humanité divinisée, vivant à la fois spirituellement et dans une chair transfigurée? Ce problème, qui est aujourd'hui le nôtre, ne se posera que lentement à la conscience chrétienne. Pour décider de l'interprétation de cette page de saint Paul, il faudra suivre le cheminement des idées et des faits dans l'histoire et dans la tradition.

(*à suivre*)

Grenoble. H. RONDET, S. J.